

nonniers à pied, l'autre par des canonniers à cheval, étaient déjà arrivés la veille. Les volontaires d'Estremoz, quelques pelotons de régiments d'infanterie et de milice et les Miquelets de Villa-Vicoza furent les seules troupes qui eurent le temps de se rendre à l'appel de la Junte. Elles formaient entre Portugais et Espagnols, avec ce qui était déjà à Evora, une force de cinq mille hommes, non compris la masse désordonnée de ceux qui étaient venus pour combattre, quoique ne faisant pas partie des corps réguliers.

Le général portugais Leite et le colonel espagnol Moretti rangèrent leur petite armée en bataille sur les hauteurs à huit cents toises en avant de la ville, depuis le moulin de Saint-Benoît, en coupant la hauteur de Saint-Caëtan, jusqu'à la quinta *dos cucos* voisine du vieux château ruiné d'Evora. Dix pièces de canon et deux obusiers défendaient cette position. La principale force d'infanterie fut établie à la droite. La légion étrangère espagnole se forma

en réserve derrière le centre. On déploya en arrière de la gauche la cavalerie espagnole et portugaise; celle-ci était presque tout entière composée d'officiers.

Vers onze heures, l'artillerie et les tirailleurs des Hispano-Portugais commencèrent le feu auquel répondirent les tirailleurs et l'artillerie des Français. Le général Loison reconnut la position et adopta sur-le-champ la seule manœuvre appropriée à l'espèce d'ennemis qu'il avait à combattre. Il envoya vers la droite sa première brigade, en ordonnant au général Solignac de déborder le flanc de l'ennemi, de contourner la ville du côté du midi en la serrant de près et de s'étendre jusqu'au chemin d'Estremoz. Il porta par sa gauche le cinquante-huitième de la brigade Margaron sur la route d'Arrayolos, et la cavalerie eut l'ordre de pousser jusqu'à ce qu'elle eût joint la brigade Solignac.

Le mouvement étant commencé, le quatre-vingt-sixième régiment formé en colonne et

soutenu à distance par la réserve, fut conduit au pas de charge par son colonel Lacroix sur le centre de la ligne ennemie. La plus grande partie de l'infanterie portugaise, composée de soldats rassemblés depuis peu de jours, se dispersa. La cavalerie espagnole et portugaise prit la fuite sans avoir croisé le fer, et le général en chef Leite s'enfuit en Espagne avec elle. Sept pièces de canon furent prises sur le champ de bataille. Les cinq autres furent amenées dans la ville à la suite de l'infanterie espagnole qui, conduite par son colonel Moretti et par le major don Antonio Muria Gallejo de la légion étrangère, fit meilleure contenance que le reste.

Cependant Evora restait à enlever. Le colonel Antonio Lobo ralliait les débris de l'infanterie portugaise, et mettait en batterie des pièces de canon pour défendre la porte du Rocio, la seule qui n'eût pas été murée. Les remparts étaient couverts de moines, de bourgeois, de paysans qui poussaient des hurlemens, s'embarrassaient les uns les autres avec leurs pi-

ques et tiraient des coups de fusil sur les Français. Les Espagnols, massés dans les rues, encourageaient par leur présence cette multitude de furieux. Elle fut bientôt attaquée corps à corps par le général Solignac du côté du vieux château, et sur les fronts d'Elvas, par le général Margaron en suivant l'aqueduc des Romains. Les soldats se pressèrent sur les brèches mal réparées. Les uns fichaient leurs baïonnettes dans les murailles et s'en servaient en guise d'échelles. Les autres s'introduisaient dans la ville par des égouts et de vieilles porternes. Le lieutenant du génie Spinola né à Gênes et un officier d'état-major du général Solignac furent tués dans l'attaque; un autre aide-de-camp de ce général, Descragnolles, y fut blessé, en faisant des prodiges de valeur. Bientôt les assaillans furent aux prises avec l'infanterie espagnole, pendant que les Portugais faisaient feu sur eux des remparts, des clochers, des fenêtres, des portes, des toits, des maisons. Le général Loison fut obligé d'ébran-

ler à coups de canon et de faire déblayer à bras, les barrages des portes, afin d'introduire dans la ville des colonnes à l'appui des braves qui y avaient déjà pénétré. Le lieutenant-colonel d'artillerie portugais Domingos Gallejo fut fait prisonnier. Il s'échappa un grand nombre d'Espagnols qui purent gagner le chemin d'Estremoz, avant que les dragons français y fussent arrivés. Les Portugais ne furent pas si heureux. Ils perdirent plus de deux mille hommes sur le champ de bataille, sur les remparts, et surtout dans les rues d'Evora. Le pillage et le carnage durèrent plusieurs heures ; enfin l'archevêque Frère Manoel do Cenanos Villas Baos, obtint merci du vainqueur. Le général Loison, après quelques reproches adressés à ce prélat sur les suites funestes d'un soulèvement que son caractère épiscopal avait autorisé et sanctionné, lui confia l'administration de la ville. Cette journée, si sanglante pour les insurgés, coûta aux Français cent hommes tués et le double de blessés.

LE sac d'Evora retentit à Lisbonne; grands et petits, riches et pauvres, tous s'associaient à l'insurrection par leurs impressions et leurs vœux, en attendant qu'ils pussent y prendre part les armes à la main. Cette disposition ennemie était encore échauffée par la détresse toujours croissante. Les habitans aisés émigraient en foule vers les provinces du royaume, que ne souillait plus la présence de l'étranger. Lisbonne ressemblait à un désert; plus de luxe, plus de voitures, plus de mouvement dans les rues. Les troubles des provinces avaient fait renchérir les vivres dans la capitale; il n'y avait plus de travail commandé aux ouvriers. Les propriétaires avaient cessé de toucher leurs revenus, et les employés leur salaire. Tous ceux qui vivaient auparavant de la cour, des Fidalgues, du clergé, du commerce, tous ceux-là demandaient l'aumône : ils étaient plus de vingt mille. L'autorité française voulut arrêter cette émigration, autrement active et contagieuse que ne l'avait été, pendant les premiers

mois de l'occupation, l'émigration au Brésil. On défendit de sortir de Lisbonne sans passeport, comme s'il eût été possible de tenir les habitans emprisonnés dans une ville immense qui n'a ni murs ni portes, et dont les quartiers lointains sont éparpillés à travers les montagnes et les vallées, sans qu'on sache où la campagne commence, et où Lisbonne finit. On fixa aux émigrés, comme on l'avait fait aux premiers, un délai pour rentrer, sous peine de confiscation des biens, et on décréta de plus l'arrestation des parens ; et les émigrés et leurs parens rirent du décret de Junot, persuadés qu'ils étaient, qu'avant l'expiration du délai la patrie serait délivrée. On ordonna aux habitans des villes et des campagnes de rendre les armes qu'ils auraient en leur possession, et ce désarmement tardif, exécuté seulement à Lisbonne et dans les villages voisins, fit entrer à l'arsenal quelques centaines de fusils de chasse, tandis que des milliers de fusils de munition avaient été négligés et délaissés dans le pays

occupé par les insurgés. On défendait les pétards et les feux de joie en usage dans les rues et devant les églises la veille des grandes fêtes, et la défense faisait dire et redire dans toutes les maisons quels nombreux pétards et quels brillans feux de joie avaient signalé la restauration à Bragance, à Oporto, à Coïmbre, aux Algarves. On remplissait la Gazette officielle de Lisbonne de renforts rentrés en Espagne par Bayonne et par la Catalogne, sous les ordres du maréchal Lannes, très-connu des Portugais. On leur parlait de victoires remportées par les Français à Sarragoce, à Valence, à Cordoue. Ils répondaient avec les gazettes espagnoles que Sarragoce résistait, que Moncey avait échoué devant Valence; que Dupont et son armée étaient prisonniers de guerre, et qu'autant il en arriverait à Junot et à l'armée dite de Portugal, avant que les renforts de France eussent eu le temps de passer les Pyrénées.

La passion populaire ne se contente pas long-temps de souhaits et d'espérances. Après

l'effort infructueux de la procession de la Fête-Dieu, plus d'un effort fut tenté pour enflammer la population. Un dimanche, le 24 juillet, au moment où les fidèles sortaient de la messe, un convulsionnaire se montra à la porte d'une des principales paroisses, armé d'une pique, bariolé de rubans aux couleurs bleue et rouge, et portant autour de son chapeau la légende: *Viva o Portugal! Viva o principe regente nosso senhor!* Une patrouille française, passant par-là, dissipa l'attroupement et saisit l'homme qui en était la cause. On reconnut qu'il avait été habillé de cette manière et mis en cette évidence, afin de faire éclater l'opinion: il fut jugé par une commission militaire et fusillé.

Le même jour, on trouva sur le maître-autel de la Patriarcale, un œuf qui portait très-distinctement écrit sur sa coque en couleur tranchante: *Mora os Francesos*. L'œuf prophétique fut apporté au quartier-général. Le duc d'Abrantès fit rassembler devant les Por-

tugais une grande quantité d'œufs. On traça sur chacun d'eux, avec une matière grasse, l'inscription : *Vive l'Empereur!* Ces œufs furent ensuite trempés dans un acide. Au bout de quelques minutes les inscriptions parurent sur toutes les coques, en couleur tranchante, comme sur l'œuf de la Patriarcale. On donna à cette contre-épreuve du miracle la plus complète publicité. Les œufs furent placés ostensiblement sur les maître-autels de toutes les églises de Lisbonne.

Il était moins facile aux Français de réfuter les proclamations irritantes qui, en dépit de leur vigilance, étaient placardées chaque nuit en vingt endroits de la ville. Mais le général en chef comptait avec raison, pour en amortir l'effet immédiat, sur une influence occulte placée hors de l'action de sa propre police. Après que les Français eurent effacé le gouvernement, les insignes et presque le nom du Portugal, il s'était formé à Lisbonne, par les soins de l'actif octogénaire José de Scabra, une association

dont les membres se lièrent entre eux par le serment d'employer leurs communs efforts à restaurer la patrie et replacer la maison de Bragance sur son trône. Ce qui restait à Lisbonne de Fidalgues opulens, de militaires d'un grade supérieur, de membres éminens du clergé séculier et régulier, s'y jeta. Il y entra aussi des officiers de la garde de police, des négocians et même des Portugais attachés par leurs fonctions au gouvernement du général Junot. La société devint si nombreuse, qu'elle fut obligée de se concentrer et de se placer sous la direction d'un comité qui s'intitula : *Conseil conservateur de Lisbonne*. Le titre seul indiquait des conspirateurs pacifiques. Le comité se mit en rapport d'abord avec l'escadre anglaise, avec l'escadre russe, avec les commandans des troupes espagnoles, et plus tard avec les chefs de l'insurrection portugaise dans les provinces. Les projets ardents, prompts à éclore chaque jour chez des hommes impatiens du joug de l'étranger, et les combinaisons plus calmes,

que justifiaient les dispositions du pays, venaient également aboutir au comité, et le comité ne manquait pas de se mettre en travers de tout ce qu'il n'avait pas préparé, et d'employer les conspirations partielles, dans la conspiration générale qu'il prétendait diriger. Cependant la conspiration générale, ardente en paroles et timide en actions, marchait toujours à la vue et quelquefois sous l'influence inaperçue du général français. Elle marchait lentement, précautionneusement, en un mot, comme il convenait à des personnages riches et considérables, qui voulaient arriver à fin tard ou tôt, et sans compromettre leurs personnes et leurs têtes.

On ne pouvait plus compter sur les secours ni même sur la neutralité de la moindre fraction de la nation portugaise. Quelques ecclésiastiques de Beja, de Leiria, d'Evora, qui, remplissant leur sublime ministère de paix, s'étaient jetés entre les vainqueurs et les vaincus, et avaient accepté momentanément des

généraux français des fonctions publiques, pour faire cesser l'effusion de sang, étaient devenus suspects pour ce seul fait, et le respect attribué au caractère épiscopal, n'empêcha pas plus tard l'archevêque d'Evora d'être emprisonné par l'ordre d'une Junte subalterne. A plus forte raison la haine publique poursuivait-elle quelques Portugais compromis, pour être restés trop long-temps attachés au gouvernement et à la personne du duc d'Abrantès. Les négocians de la factorerie française établis depuis long-temps à Lisbonne, purent craindre d'éprouver plus tard les catastrophes qui avaient accablé, dans les villes d'Espagne, leurs compatriotes placés dans la même position. Quelques-uns d'entre eux se joignirent à ceux que des opérations commerciales avaient fait venir à la suite de l'armée et ils formèrent, pour servir près du général en chef, une belle compagnie de volontaires à cheval dont Bastiat, négociant de Bayonne, fut le capitaine.

La garnison de Lisbonne était un modèle

d'ordre et de discipline. Les officiers-généraux ne laissaient échapper aucune occasion de la montrer au peuple ; souvent on faisait faire l'exercice à feu dans le camp d'Ourique, place de réunion de la garnison. La tranquillité de la capitale était assurée, tant qu'on y tiendrait réunie une grande quantité de troupes. On avisa aux moyens d'obtenir la même sûreté pour le cas où l'armée serait réduite à ne disposer que d'un ou de deux bataillons pour la garde de la capitale.

IL ne subsiste des anciennes fortifications de Lisbonne que des fronts ruinés et presque déformés du côté d'Alcantara, et un vieux château au centre de la ville. Le château de Lisbonne porte encore le nom de château des Mores, parce qu'il a été bâti au temps de leur domination. Il couronne la sommité de la plus haute des sept collines sur lesquelles, semblable à l'ancienne Rome, cette ville est assise. Son enceinte de maçonnerie épaisse, et non terrassée,

n'est flanquée que par des tours saillantes. Son canon voit de près et en plongeant les rues et les places les plus populeuses.

Les Français mirent le château en état de défense. Plusieurs maisons adossées au mur d'enceinte furent abattues. Les citernes furent réparées. On y transporta un approvisionnement d'eau, cent mille rations de biscuit et les armes qui, depuis un temps immémorial, n'étaient pas sorties de l'arsenal. On y conduisit aussi des canons et des mortiers. Les mortiers surtout glacèrent d'effroi les Portugais. Ils crurent qu'une pluie de bombes allait tomber sur leurs maisons.

Le général Junot eut encore la pensée d'établir un camp retranché sur la colline dégarnie, qui s'étend dans la partie orientale de la ville, depuis le couvent de Graça, dans la direction de Nossa-Senhora-do-Monte. Ce fut une pensée passagère comme celle que produit un esprit perçant, mais inappliqué. Au reste, sa prévoyance n'embrassa jamais le système

d'une campagne méthodique dans l'intérieur, et sur les frontières de terre du Portugal, telle qu'il pourrait un jour être contraint de la faire, soit pour attendre des renforts, soit pour se retirer sur l'Espagne. Cette campagne eût été possible, même facile, si l'on eût à l'avance amassé des munitions de guerre et de bouche dans les places de l'Alemtejo et surtout dans Abrantès, indiqué par son admirable position, à cheval sur le Tage et derrière le Zezere, pour être la forteresse qui commande au Portugal. Mais dans les idées généralement reçues, le Portugal était dans Lisbonne, et Lisbonne était à elle seule tout le Portugal. A voir la nature des travaux de fortification entrepris depuis l'occupation et toujours continués, on eût dit que les Français n'y pouvaient être attaqués que par des escadres, et qu'il n'y avait d'autre chemin pour arriver à eux, que la rivière. Cependant le moment approchait où les destinées du pays allaient être réglées sur un autre champ de bataille.

L'ARMÉE était bien éloignée de redouter le combat. Elle vivait confiante dans son chef et peu soucieuse de l'avenir. Les conscrits s'étaient aguerris dans leurs rapides campagnes contre les insurgés. Ce n'eût pas été ces insurgés, fussent-ils deux cent mille, qui eussent suffi pour dompter les vingt mille Français de Junot. Les Portugais le savaient et ils appelaient, par des vœux ardents et continuels, une armée de libérateurs. On les voyait du haut des promontoires à l'embouchure des fleuves, promener leurs regards avides sur l'immensité de la mer. Un jour, le 29 juillet, arriva dans la baie du Mondégo, une flotte nombreuse de bâtimens de transport qui, par ses manœuvres et ses signaux, paraissait se préparer à opérer un débarquement. Cette flotte portait une armée anglaise.

LIVRE NEUVIÈME.



INVASION DU PORTUGAL.

SOMMAIRE.

Préparatifs de l'Angleterre pour soutenir l'insurrection de la Péninsule. — L'expédition du Portugal est confiée à sir Arthur Wellesley. — Il débarque aux deux côtés de l'embouchure du Mondégo. — Situation difficile de l'armée française. — L'amiral russe Siniavin se refuse à toute coopération. — Le général Delaborde marche aux Anglais. — Jonction des armées anglaise et portugaise. — Les Anglais marchent seuls sur Roliça. — Disposition savante du général Delaborde. — Combat de Roliça. — Retraite du général Delaborde. — Il prend position à Cabeça de Montachique. — Le général en chef se met en campagne. — Le général Travot nommé commandant de Lisbonne. — Rassemblement de l'armée à Torres-Vedras. — Force de l'armée française. — L'armée anglaise prend position à Vimeiro. — Le duc d'Abrantès marche à l'ennemi. — Bataille de Vimeiro. — Retraite de l'armée française sur Torres-Vedras. — Le général en chef tient un conseil de guerre. — Le général Kellermann est envoyé au quartier-général anglais. — Il parvient à conclure un armistice. — Rupture de l'armistice. — Résolution énergique de Junot. — Convention de Cintra. — Les Français évacuent le Portugal, et débarquent à La Rochelle, Quiberon et Lorient.

LIVRE NEUVIÈME.



INVASION DU PORTUGAL.



LA campagne que nous allons raconter n'a duré que vingt jours. Elle ne se distingue pas, entre les autres, par l'éclat des événemens de guerre, et encore moins par le nombre de soldats mis en action ; cependant elle restera mémorable, comme marquant le début d'une lutte nouvelle et plus animée entre la Grande-Bretagne et la France. Depuis quinze ans le cabinet de Saint-James n'envoyait plus ses armées faire une guerre méthodique sur le continent. Réservant les soldats anglais pour les expéditions immédiatement liées à l'emploi des forces navales, il n'attaquait plus la France que par des guerres et des conspirations qu'il

soudoyait contre elle. Rien n'eût été changé à cette politique, si les Espagnols et les Portugais eussent accepté paisiblement le joug de l'empereur Napoléon.

Au mois de novembre 1807, un corps de six mille hommes, aux ordres du général-major Brent-Spencer, se rassemblait à Portsmouth, destiné à renforcer l'armée anglaise de Sicile qu'avait affaiblie l'expédition récente d'Alexandrie. On voulut s'en servir pour aider à prendre la flotte portugaise et la flotte russe qui étaient dans le Tage. Mais le départ du prince régent pour le Brésil, et l'arrivée des Français à Lisbonne, firent renoncer à ce projet. Le corps de Spencer alla à Gibraltar.

C'était une station intermédiaire entre la Sicile, destination première de l'expédition, et le Portugal occupé par les Français. D'autres Français passaient les Pyrénées et inondaient la Péninsule. Le cabinet de Saint-James était loin de deviner la résistance des Espagnols. Le corps de Spencer fut destiné un mo-

ment à prendre Ceuta et les autres présides sur la côte d'Afrique. Dans le même temps, on préparait dans les ports britanniques des embarquemens de troupes, avec le projet de les envoyer dans l'Amérique espagnole. Les Anglais avaient à venger l'outrage reçu à Buenos-Ayres. Il leur importait d'enlever à l'Espagne les secours de ses colonies, lorsque l'Espagne achevait de tomber sous le pouvoir illimité de la France.

Cependant les escadres anglaises cernaient la Péninsule espagnole. L'amiral sir Charles Cotton, chargé des côtes du Portugal, se tenait toujours en vue de Lisbonne, et envoyait des bâtimens légers croiser à l'embouchure du Duero, à l'embouchure du Mondégo, entre les Berlengas et Peniche, devant Pombal, devant Sines et vis-à-vis les Algarves. Il avait pour mission spéciale d'agiter le pays, ce qu'il faisait au moyen de sa correspondance secrète et avec des proclamations. Dans les premiers jours du mois de juin 1808, le mécontentement des

Portugais paraissant près de se résoudre en un soulèvement général contre l'armée française, l'amiral Cotton appela le corps de Spencer pour, avec lui, enlever les forts du Tage, et la ville de Lisbonne qu'il croyait dégarnie de troupes. Spencer arriva peu de jours après l'émeute essayée pendant la procession de la Fête-Dieu. Reconnaissant que les Français étaient nombreux et faisaient bonne garde, il retourna à Gibraltar.

L'Espagne alors se réveillait de son long sommeil. Nous avons vu dans le livre quatrième avec quelle sympathique effervescence furent applaudis à Londres ses premiers efforts contre les Français, et avec quelle profusion on lui fit passer des armes et de l'argent. Le lieutenant-général sir Hew Dalrymple, commandant à Gibraltar, envoya devant Cadix pour être à la disposition de la Junte de Séville, le corps du général Spencer. On rassembla à la hâte, à Cork en Irlande, un autre corps de neuf mille hommes, destiné, suivant les cir-

constances, à seconder les efforts des Espagnols, ou à attaquer les Français dans le Tage.

LE commandement de ce corps fut confié à sir Arthur Wellesley, le même qu'on a appelé depuis lord Wellington. Il avait quarante ans et un corps robuste. Il était connu dans son pays pour un homme de résolution qui s'était exercé au commandement militaire sur une petite échelle, dans les campagnes de l'Inde, lorsque son frère, le marquis de Wellesley, en était gouverneur général. Il avait été promu, depuis deux mois, au grade de lieutenant-général, après la courte campagne de Copenhague, où il s'était fait remarquer à la tête d'une brigade. Sir Arthur fit partie du ministère en qualité de secrétaire d'état d'Irlande. Il appartenait, par l'âpreté de son opinion politique, au système de gouvernement de Pitt, continué et exagéré par ses successeurs Perceval et Castlereagh.

Les neuf mille hommes, embarqués à Cork,

mirent à la voile le 12 juillet. Ils furent, le 20, devant la Corogne. L'armée de Galice venait d'être battue à Rio-Seco; et cependant la Junte de la Corogne déclara au général Wellesley qu'elle n'avait pas besoin du secours d'une armée anglaise. Elle lui conseilla de débarquer en Portugal, pour en chasser les Français. Sir Arthur continua sa route. Il s'arrêta devant Oporto, y eut une conférence avec l'évêque et les principaux du pays qui promirent d'appuyer les troupes britanniques par la coopération d'une armée portugaise, et, en outre, de lui fournir en abondance des moyens de transport et de la viande, et il donna l'ordre au convoi de s'arrêter à l'embouchure du Mondego. Ce point de débarquement, le plus convenable tant à cause de la bonne qualité du mouillage, qu'en considération des opérations militaires qui devaient s'ensuivre, était indiqué par l'amiral sir Charles Cotton, dont la prévoyance avait fait occuper, par une garnison de troupes de marine, le fort de Figueira qui

commande la baie. Sir Arthur alla devant la barre de Lisbonne concerter ses opérations avec l'amiral. Il envoya de là au général Spencer, l'ordre de venir devant Figueira, et lui-même y rejoignit, le 30 juillet, son convoi qui était arrivé la veille.

On venait de recevoir des dépêches importantes d'Angleterre. Chaque fois que des nouvelles y venaient de l'Espagne, c'était à Londres une nouvelle explosion d'enthousiasme. Le cabinet britannique avait jugé qu'il n'avait pas assez des expéditions, pour satisfaire l'opinion publique d'accord avec les intérêts solides du pays. La coopération des forces actives de l'Angleterre devait être proportionnée à l'énergie croissante et inespérée de la nation espagnole. Il se décidait à envoyer à son secours tout ce qu'il y avait de troupes disponibles sur le territoire ou dans les ports de l'Angleterre, savoir : huit bataillons rassemblés à Ramsgate sous les ordres du brigadier-général Anstruther, cinq que commandait le général Acland à Harwick ;

et onze mille hommes, arrivant de la Baltique sous les ordres de sir John Moore, recevaient la même destination. Ces forces, réunies aux deux expéditions déjà parties et à quelques bataillons de renfort attendus de Gibraltar et de Madère, devaient former un total de trente-trois mille hommes, y compris l'artillerie et dix-huit cents hommes de cavalerie. Arthur Wellesley étant le dernier lieutenant-général de l'armée anglaise dans l'ordre du tableau, ne pouvait conserver le commandement en chef. On y appela sir Hew Dalrymple, qui, dans son gouvernement de Gibraltar, avait eu de bons rapports avec les autorités espagnoles. Le lieutenant-général sir Harry Burrard, l'un des chefs de la malheureuse expédition d'Ostende en 1798, fut envoyé d'Angleterre pour commander en second.

SUR le point de n'être plus que le sixième en rang, après s'être embarqué à Cork général en chef, Arthur Wellesley se hâta de faire débar-

quer les troupes aux deux côtés de l'embouchure du Mondégo. Le vent d'ouest, la mer houleuse, l'escarpement de la côte au nord près de Boarcos, ses bas-fonds au sud près de Lavoos, contrariaient l'impatience du général. Le débarquement fut long et coûta la vie à plusieurs matelots et soldats anglais. Pendant qu'il s'exécutait, l'armée portugaise, commandée par Bernardin Freire, arriva à Coïmbre, forte de sept mille hommes d'infanterie et six cents de cavalerie. C'était tout ce qu'avaient pu produire en un mois et demi de troupes organisées, l'insurrection des provinces du nord et les efforts de la Junte suprême d'Oporto. Encore la plupart des soldats manquaient-ils de fusils. Sir Arthur Wellesley leur en fit donner. Dans une conférence du général anglais avec les généraux portugais qui eut lieu le 7 à Monte-Mor-o-Velho, il fut décidé que les armées des deux nations marcheraient droit à Lisbonne, pendant qu'un corps formé des soldats et des miliciens de Trascos-Montes et de Beira, commandé par le maré-

chal de camp Manoel Pinto Bacellar, se porterait par Viseu et Castello-Branco vers Abrantès, afin d'observer les Français pour le cas où ils essayeraient de se retirer par-là sur l'Espagne; car parmi les instructions données à sir Arthur Wellesley, son gouvernement lui avait recommandé, dans le cas d'opération sur le Portugal, non-seulement de chasser l'ennemi de Lisbonne, mais encore de lui couper la retraite sur l'Espagne.

Le corps du général Spencer était sur ces entrefaites à la baie de Mondégo, et ayant débarqué à Lavoos, l'armée anglaise commença son mouvement le 9 août, forte de treize mille trois cents hommes d'infanterie, deux cents chevaux et dix-huit pièces de canon attelées. Elle avait des cartouches d'infanterie en abondance et un approvisionnement de dix-sept jours de pain, savoir : trois jours dans le sac du soldat, et le reste porté sur des mules. Les troupes arrivèrent le 10 et le 11 à Leiria ;

L'armée portugaise s'y porta le 12 venant de Coïmbre, par Pombal.

DES flots de paysans accouraient des villages voisins pour s'assurer par leurs propres yeux de l'arrivée des Anglais, et les saluaient de leurs affectueuses acclamations. L'enthousiasme gagna rapidement Lisbonne. La plus grande partie de la légion de police, jusque-là fidèle aux Français, passa aux insurgés. Les proclamations du général Wellesley et de l'amiral Cotton furent répandues et lues avec avidité. C'était pour le Portugal le jour de la délivrance et pour les Français le signal de la catastrophe. Elle avait déjà commencé en Espagne : la victoire remportée le 14 juillet à Medina de Rio-Seco par le maréchal Bessières vint comme un éclair raviver leurs espérances. Mais on savait, auparavant, la défaite et la capitulation du général Dupont à Andujar ; et ce désastre bien constaté dont on ne pouvait douter, absorbait les avantages insignifiants que pou-

vait procurer cette victoire. Le duc d'Abrantès apprit bientôt après que le roi Joseph était obligé d'abandonner Madrid peu de jours après y avoir fait son entrée royale, et que l'armée de l'Empereur se retirait sur l'Ebre. Ainsi vingt mille Français vont être assaillis par la nation portugaise tout entière, par des flottes, par des armées, par quatorze mille Anglais que vingt mille autres vont suivre, et s'ils essayent de se réunir à leurs camarades les moins éloignés d'eux, ils auront deux cents lieues à faire dans un pays ennemi, d'épaisses montagnes et de larges rivières à franchir, des armées victorieuses à combattre. Les dix mille Grecs de Xénophon se trouvaient dans une situation moins difficile, lorsque, poursuivis par les armées du grand Roi, ils essayèrent de revenir dans leur patrie à travers le pays des Barbares.

Un devoir particulier était imposé à l'armée française par l'opinion qu'elle-même s'était formée. Le général en chef s'était accou-